

Héritage et transmission

François Peraldi : voix, legs, parcours d'un psychanalyste,
sous la direction de Gilles Chagnon et Danielle Monast, Liber,
162 p.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Numéro 207, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17980ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lanctôt Bélanger, M. C. (2006). Héritage et transmission / *François Peraldi : voix, legs, parcours d'un psychanalyste*, sous la direction de Gilles Chagnon et Danielle Monast, Liber, 162 p. *Spirale*, (207), 48–48.

HÉRITAGE ET TRANSMISSION

FRANÇOIS PERALDI : VOIX, LEGS, PARCOURS D'UN PSYCHANALYSTE

Sous la direction de Gilles Chagnon et Danielle Monast, Liber, 162 p.

ENCORE, surgit l'insistante question : « que faire de nos morts ? » Et que faire quand ce mort a marqué nos vies à la croisée de divers transferts, quand il a été notre psychanalyste, notre collègue, notre professeur, notre ami ? Partisan des théories du langage, François Peraldi aurait aimé, je crois, que l'on rappelle que « dire, c'est faire ». Le dire donc, l'écrit, pour, signalent les auteurs de ce recueil, rompre un silence qui a suivi la mort de François Peraldi, survenue à Montréal en mars 1993. Il s'agit, dit l'avant-propos, de rassembler certains textes de deux événements (colloque, rencontre) qui visent non pas à ériger « une statue qui ne tiendrait qu'à des effets de notre imaginaire endeuillé [...] mais plutôt une stèle dont la principale qualité serait de marquer, pour mieux la relancer, la qualité transgressive de sa contribution ». La nuance vaut la peine d'être soulignée : la stèle dit la mort, elle l'écrit ; cela mène au primat de l'écriture sur la représentation, à un mouvement pour échapper à la vénération et à la mythification, et partout, à noter la texture de la voix de Peraldi, à l'inscription de sa voix.

Le recueil comporte treize textes d'inégale valeur plus une bibliographie. Il n'est pas nécessaire de répéter que « chacun a son propre Peraldi ». Le lieu commun rendrait muet ou mièvre. Pas nécessaire non plus de tenter de situer Peraldi dans des repères faussement « historiques » qui ne lui appartiennent pas : retracer gauchement la création de la Société Canadienne de Psychanalyse puis de la Société psychanalytique de Montréal n'apporte aucun éclairage sur sa pensée et son legs. Tout au plus y sent-on le mépris ou l'amertume pour des institutions un peu trop refermées sur elles-mêmes. La « découverte » de Peraldi par Jean-François Ducharme, sa tentative de le situer dans le courant d'idées des années 1970-1980 — rappelons que Peraldi, psychanalyste, est arrivé au Québec en 1973 — et de dessiner le portrait d'un homme radical se fait, étonnamment, avec les accents de ces années-là. L'anti-psychiatrie n'est plus telle qu'une voie critique, aujourd'hui, et l'éloge du « fou » devient un peu caduc. Le portrait

posthume que construit Ducharme, s'il oublie de nommer Michel Foucault comme un des penseurs influents qui ont parlé de polysexualité et éclairé le pouvoir du politique sur les corps et les psychés, se veut, par ailleurs, une défense de Lacan et de la psychanalyse. Une défense chevaleresque et emportée qui attaque ceux qui feraient de la psychanalyse l'étude de « l'inconscient bourgeois » et tenteraient de l'édulcorer en modifiant sa méthode et sa théorie (le sexuel et la pulsion de mort).

Beaucoup plus intéressant est le récit très personnel de Gilles Chagnon à qui l'on doit, avec Danielle Monast, le rassemblement des textes. En analyse avec Peraldi, Chagnon raconte un fragment de travail analytique autour d'un rêve. C'est moins de Peraldi qu'il sera question que de lui-même et de psychanalyse. « Qu'est-ce qu'une interprétation ? Combien de temps met-on à la mûrir avant de la soumettre à celui qui parle ? » Puis, l'interrogation « Combien de temps met-on pour qu'une parole atteigne l'autre ? », a le mérite de situer la parole vectorisée entre les deux personnages de la cure — qui touche qui ? — et d'articuler cette parole au silence. D'abord perçu sur un mode persécuteur, « avec le temps, ce silence est devenu une permission d'être, d'être autrement ». Un texte de Peraldi, « L'expérience du silence » (revue *Texte*, n° 10, 1991) pourrait continuer cette élaboration sur la fonction du silence dans la cure.

L'incessant et silencieux travail de la mort

Les textes les plus intéressants du recueil sont signés Chantal Mailet et Donna Bentolila. Avant elles, Marie Hazan parle de la « transmission énigmatique » qu'effectuait Peraldi dans son séminaire où sont passés tant de gens venus de tous horizons ; Peraldi y déployait sa lecture de Lacan. Mais le rapport de Peraldi à l'institution fut toujours ambigu et paradoxal. « D'un côté, il nous donnait Lacan comme référence ultime, et de l'autre il semblait dire comme les anarchistes : "Ni Dieu, ni maître". [...] [Peraldi] était comme

plusieurs fondateurs en psychanalyse dans un fantasme d'autoengendrement même s'il invitait constamment d'autres analystes de la "marge", d'ici et d'ailleurs, et insistait sur l'immense importance du "transfert de travail" ». Hazan arrête trop rapidement son propos en lançant « en vrac » des éléments de la pensée de Peraldi et en soulevant la question de l'héritage autant à l'intérieur qu'à l'extérieur des institutions.

Chantal Mailet et Donna Bentolila, de leur côté, reviennent sur la mort, sur la difficulté de penser la mort, sur la douleur, sur le deuil, toujours unique, toujours singulier, sur le danger, souligné par Freud, que « la mort de l'objet emporte avec elle l'ego », quand « l'ombre de l'objet tombe sur le moi » et apporte le « défi à la structure ». Bentolila insiste sur la nécessité de parler le deuil, « comme si cela était possible, et peut-être y arrivons-nous, particulièrement en ce moment, quand arrive l'heure à laquelle le vivant doit laisser aller la mort ». Mailet fait appel à Blanchot pour souligner cet horizon d'exil et d'errance, de mouvements nomades sur lequel se profile Peraldi. D'autres l'auront évoqué, mais c'est dans ce texte que sont mis en relief cet attrait de Peraldi pour la limite, la marge, l'intranquillité, la provocation et son énigmatique rapport à Lacan. L'exode de Peraldi, loin de Paris et des années Lacan, lui a sans doute permis de ne pas « s'étouffer dans le lacanisme » et de se maintenir dans un difficile équilibre sur la crête des institutions : passer par elles, les haïr, les mettre en question, en tracer d'autres, en sortir.

Ce que ce portrait partiel de Peraldi ne saurait trop répéter, c'est l'effet stimulant de sa pensée. Dans ses écrits, dans ses séminaires, entendre, lire Peraldi obligeait à penser. Ses avancées parfois troublantes parfois insolentes — sur le masochisme, sur la jouissance, sur la pulsion de mort, pour ne nommer que cela — obligent à associer, à élaborer, à se maintenir à son tour dans l'oscillation entre écouter, parler, se taire, repenser. Pour continuer la vie, avec la perte, avec l'absence.

Marie Claire Lanctôt Bélanger